PC 2117
.B85
Copy 1

Heath's Modern Language Series.

SELECTIONS FOR

Sight Translation.

BRUCE.

D. C. HEATH & CO.,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series

SELECTIONS

FOR

SIGHT TRANSLATION

COMPILED BY

MARY STONE BRUCE

TEACHER OF FRENCH, HIGH SCHOOL, NEWTON, MASS.

533 YH-B-1

BOSTON, U. S. A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1896

PG2117
.B85

Copyright, 1896,
By Mary Stone Bruce.

Press of Carl H. Heintzemann, Boston, Mass., U. S. A.

PREFACE.

THE necessity of constant practice in sight-work, especially in classes where pupils are preparing for college examinations, is so obvious to all teachers as to require no further emphasis, yet perhaps sufficient stress has not been laid upon *written* sight-translation as opposed to *oral* or *class-room* sight-work. The latter should be quite within the grasp of the students, that the interest of the class may not flag, as it unquestionably will if too difficult selections are chosen, — whereas written work, although it should never be beyond the comprehension of the pupil, should tax his powers of thought and expression to a considerable degree.

In choosing these selections for sight translation, my aim has been to make them as varied as possible, both in subject and in style. With very few exceptions, I have not drawn upon examination papers, though I have looked to them for a standard.

The fifty passages represent one year's written sight-work, and are intentionally short, as the concentrated thought and attention of the pupil, for a limited time only, is desired. The translation should be *individual* work, carefully written out without reference to grammar or dictionary, handed in and corrected by teacher, after which, mistakes and especially faulty English expressions should be explained and criticised in class.

M. S. B.

NEWTON, MASS., July, 1896.

SUGGESTIONS TO STUDENTS.

I. Read the selection through carefully, at least twice, before beginning to translate.

II. If stopped by an unknown word, consider any possible derivation of the word, looking to the form and sound, and the meaning of the text.

III. Observe accurately distinctions of mood and tense.

IV. Keep as closely as possible to the original *in sense*, but render by equivalent expressions rather than by a literal translation.

V. Make translation a study in English, and use good language.

SELECTIONS FOR SIGHT TRANSLATION.

I.

"Monsieur, quand j'accomplis un devoir d'humanité, je ne demande pas aux gens: 'De quel pays êtes-vous? Avez-vous les mêmes croyances que moi? Etes-vous riches ou pauvres? Pouvez-vous me rendre ce que je vous donne?' Je sais les mouvements de mon cœur, et le reste m'importe peu. Que cette femme soit Française ou Allemande, qu'elle ait des idées républicaines ou non, qu'elle ait suivi les soldats par sa propre volonté, ou qu'elle ait été réduite à le faire par besoin, cela ne m'inquiète pas. J'ai vu qu'elle allait mourir, mon devoir était de lui sauver la vie; et maintenant mon devoir est de continuer, avec la grâce de Dieu, ce que j'ai bien fait d'entreprendre. Quant à vous, monsieur, je sais que vous êtes un égoïste, vous n'aimez pas vos semblables; au lieu de leur rendre service, vous cherchez à tirer d'eux des avantages personnels. C'est le fond de votre opinion sur toutes choses. Et comme de telles opinions m'indignent, je vous prie de ne plus mettre les pieds chez moi."

ERCKMANN-CHATRIAN.

II.

Au début de toute société, quand le pouvoir public n'existe pas et ne peut pas se charger, par conséquent, de punir le crime, c'est à chacun de se garder, ou de se venger pour empêcher par la crainte de nouveaux attentats. Dans cet état, l'homme isolé est bien faible ; il sent le besoin de se grouper étroitement en famille. Quand un des membres de la famille est offensé, tous s'emploient à poursuivre sa vengeance. D'autre part, la famille de l'offenseur prend fait et cause pour ce dernier, et voilà une guerre entre deux maisons. Cette guerre trouble nécessairement la paix publique, ménace la sécurité des voisins. L'idée vient naturellement à ceux-ci de faire cesser ces sortes de guerres en s'interposant, en conciliant les ennemis. Ce n'est pas là une hypothèse, c'est une succession de faits nécessaire.

LACOMBE.

III.

LES TROIS AMIS.

Un homme avait trois amis ; deux lui étaient surtout très chers, le troisième lui était indifférent, quoique celui-ci lui portât un sincère attachement. Un jour, il fut appelé en justice. "Qui de vous," dit-il à ses amis, "veut venir avec moi et témoigner en ma faveur, car une grave accusation pèse sur moi?"

Le premier de ses amis s'excusa à l'instant de ne pouvoir l'accompagner, étant retenu par d'autres affaires.

Le second le suivit jusqu'aux portes du palais de justice ; là il s'arrêta et retourna sur ses pas. Le troisième, sur lequel il avait le moins compté, entra, parla en sa faveur et témoigna de son innocence avec tant de conviction que le juge le renvoya absous.

L'homme a trois amis en ce monde ; comment se comportent-ils à l'heure de la mort ? L'argent, le plus aimé de tous, le délaisse d'abord, et ne va pas avec lui. Ses parents et ses amis le suivent jusqu'aux portes du tombeau et retournent dans leurs demeures. Le troisième l'accompagne jusqu'au trône du souverain Juge : ce sont ses bonnes œuvres.

LEROY.

IV.

CÉSAR.

Politique profonde, orateur éloquent, historien véridique, soldat intrépide, administrateur éclairé, vainqueur généreux, porté par la fortune et couronné par la gloire, César, qu'on se borne trop souvent à ne vanter que comme le premier des généraux et comme le plus célèbre des conquérants, fut un homme universel. Son génie était vaste comme le monde qu'il dominait ; mais de même qu'en admirant les pyramides d'Égypte, on s'étonne de voir que ces masses, victorieuses du temps, aient coûté tant de sang et d'or sans aucune utilité pour le genre humain, de même qu'on regrette, en contemplant César, dont le nom a traversé les siècles, que sa grandeur colossale, funeste aux hommes, et fondée sur les débris de la liberté, n'ait pas eu pour base la vertu.

LE COMTE DE SÉGUR.

V.

Quand ils eurent pris possession de leur colline, le vieux Canadien, secouant la tête blanchie par les années, respira à pleine poitrine l'air vif et pénétrant de la forêt, et s'adressant à ses deux fils : " Maintenant, mes garçons, leur dit-il, la hache à la main, et bâtissons ! " Lui-même, il se

mit à nettoyer le terrain des plantes qui l'obstruaient, pendant que ses deux fils allaient frapper de leur haches les arbres séculaires qui croissaient librement au versant du coteau. Pendant plusieurs jours, l'écho retentit du bruit de leurs coups, — travail de ruine et de destruction qui attriste l'âme ! En voyant rouler à terre ces rois de la forêt, on songe malgré soi qu'il n'en naîtra plus jamais de pareils ! La cabane fut donc bientôt construite. Elle s'éleva sur la colline solitaire assez loin de toute habitation pour que les Canadiens ne pussent jamais voir la fumée d'un toit voisin monter à travers le feuillage.

VI.

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presqu'aussi précise que l'une, presqu'aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie ; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Le peintre a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un paysage, un coucher de soleil, l'océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève au-dessus de toutes les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes.

VICTOR COUSIN.

VII.

La troisième nuit de mon emprisonnement à Lille, tout étant prêt pour l'évasion, nous résolûmes de partir. Huit des condamnés passèrent par l'ouverture, et s'échappèrent

sans attirer l'attention de la sentinelle. Il en restait encore sept, et nous tirâmes à la plus courte paille pour voir qui partirait le premier. Le hasard me favorisa, et j'ôtai mes habits afin de rendre plus facile mon passage à travers l'ouverture, qui était très étroite ; mais lorsque j'eus passé la moitié de mon corps, il me fut tout-à-coup impossible de m'avancer, et mes camarades, malgré tous les efforts qu'ils firent, ne purent me retirer. A la fin mes souffrances devinrent si vives, que je fus forcé à crier à la sentinelle, qui se précipita vers moi en alarme, et la baïonnette appuyée contre ma poitrine me menaça d'une mort prompte si je faisais le moindre mouvement. Elle appela ensuite la garde, qui arriva sur-le-champ, suivie des geôliers portant des flambeaux. Après de longs efforts on me tira de l'horrible position où j'étais, mais non sans laisser derrière moi une partie considérable de ma peau.

VIDOCQ.

VIII.

UN RÊVE DE BONHEUR.

Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, afin d'avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. La salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, on aurait le gazon pour tables et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Le temps passerait sans le compter.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

IX.

Le rôle du gouvernement c'est d'établir l'ordre et d'assurer la sécurité ; mais il n'arrive pas toujours que le gouvernement voie les limites nécessaires de son domaine, ou veuille s'y renfermer (à cet égard, la forme ne fait rien, et l'on a vu des chefs de républiques aussi excessifs que les rois les plus absolus). Et cependant rien n'est plus désastreux à la longue qu'un gouvernement qui excède son rôle. On peut dire que pendant trois siècles, le gouvernement en France a causé chaque année plus de mal qu'aucun fléau naturel n'aurait jamais pu produire. Malheureusement pour le peuple, la Révolution n'a pas su marquer avec précision les limites où l'action légitime du gouvernement finit ; où commence le droit inflexible de l'individu. Elle nous a légué cette besogne à accomplir. De son achèvement dépend l'avenir des classes laborieuses.

LACOMBE.

X.

ALEXANDRE.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu. Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur ; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos : réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme

un conquérant, mais comme un dieu; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte: à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids.

BOSSUET.

XI.

LA TOURAINE.

Connaissez-vous cette partie de la France que l'on a surnommée son jardin? Ce pays où l'on respire un air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi avec enchantement la Loire paisible, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives celle où vous choisiriez votre demeure.

Lorsqu'on accompagne le flot lent et jaune du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails qu'elles présentent. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée: tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux.

ALFRED DE VIGNY.

XII.

UN PERSAN A PARIS.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait ; si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : "Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan." Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

MONTESQUIEU.

XIII.

DÉPART DE LA PREMIÈRE CROISADE.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, et la foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ;

des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs.

MICHAUD.

XIV.

LE CHIEN.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il règne lui-même à la tête d'un troupeau; — il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemies ou indépendants, qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports: il annonce par ses mouvements et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre.

BUFFON.

XV.

Aucune époque n'a été plus atroce que celle-ci pour le pauvre paysan. Sa vie sans intérêt, puisqu'il n'était pas propriétaire et n'avait aucun espoir de s'enrichir, sans bien-être, que dis-je, privé de toutes les choses nécessaries, sa vie était une trance continuelle. Il faut savoir qu'autour des châ-

teaux il y avait généralement une vaste enceinte palissadée, destinée à recevoir les serfs du domaine et leurs troupeaux à l'approche de l'ennemie. Être dans sa pauvre maison comme un lièvre au gîte, l'oreille toujours tendue, cultiver hâtivement et avec dégoût une terre ingrate; au moindre bruit de danger, se réfugier dans l'enceinte seigneuriale; camper là dans le dénûment et la crainte, à peine abrité et pas du tout nourri, en proie aux maladies épidémiques qui ne manquaient pas de se développer au sein de ces agglomérations malsaines; en sortir affamé, tremblant, pour voir sa masure à terre et ses récoltes en cendres; avoir à réparer le dommage, à tout recommencer, avec la perspective d'une nouvelle invasion prochaine; telle était l'existence du paysan.

LACOMBE.

XVI.

L'EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE.

Qu'il est grand, qu'il est beau, le spectacle que présente la nature! Et qui de nous peut rester indifférent à cet ensemble de merveilles dont elle ne cesse de frapper nos regards? Même parmi les athées, en est-il un seul qui n'en soit quelquefois profondément ému, et qui dans ces moments où les passions sont plus calmes, où la raison semble briller d'une lumière plus pure, ne soit effrayé de ses propres systèmes, et, par un sentiment plus fort que tous les sophismes, ne soit, comme malgré lui, rappelé à l'Être souverain, qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de bannir de la pensée que de cet univers?

FRAYSSINOUS.

XVII.

AMOUR DU SOL NATAL.

L'instinct spécialement affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'amour de la patrie. Si cette loi n'était pas soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées en laissant le reste du globe désert.

Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible. Les glaces du Nord et les sables embrasés du Midi ne manquent point d'habitants. Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous.

Chose étrange et sublime ! qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel !

CHATEAUBRIAND.

XVIII.

HOMÈRE ET L'ILIADE.

Voulant prendre une idée juste de l'effet total de l'Iliade, je lus de suite les douze premiers chants. Je fus frappé de la marche simple et noble de l'ouvrage, de l'intérêt de l'exposition, de la manière dont les premiers mouvements des deux armées commencent par un combat singulier entre Ménélas et Pâris, les deux principales causes de la querelle, et de l'art que montre le poète en faisant intervenir les dieux pour interrompre un combat dont l'issue devait ter-

miner la guerre. Je fus attendri de cette scène touchante des adieux d'Hector et d'Andromaque, quand ce héros, qui a quitté le champ de bataille pour venir ordonner un sacrifice, retourne au combat, et sort de Troie pour n'y plus rentrer. Cependant, plus ces morceaux me faisaient plaisir, plus je regrettais qu'il n'y eût pas un plus grand nombre de ces épisodes pour varier l'uniformité de l'action principale, qui, depuis le quatrieme chant jusqu'à la fin du huitième, me montrait toujours les Troyens combattant les Grecs.

LAHARPE.

XIX.

En dehors des guerriers il y avait, à Sparte, d'abord une classe d'hommes, descendants des anciens habitants, qui se livraient librement à toutes les professions ordinaires, bien qu'obligés, dans une certaine mesure, à porter les armes ; ils n'avaient pas voix délibérative dans les assemblées. Il y avait, de plus, un grand nombre de Lacédémoniens privés du droit de cité pour des causes différents. "Des milliers d'êtres humains pouvaient bien, de père en fils, vivre dans la ville, mais ils n'étaient jamais dans la cité." C'est ainsi, qu'en restant célibataire, ou pour avoir eu peur devant l'ennemi, ou pour avoir subi quelque condamnation judiciaire (et l'on punissait sévèrement des fautes même légères), ou enfin pour n'avoir pas reçu l'instruction prescrite par les lois, on encourait la perte des droits et du rang de citoyen. En même temps on échappait à la rigueur des devoirs, et l'on peut supposer qu'il n'y avait que trop d'habitants d'une nature vulgaire, de peu de courage ou de scrupule, qui se consolaient volontiers de cette exclusion.

Exemptés légalement du service militaire, ils pouvaient exercer quelque profession que ce fût, trafiquer, voyager, s'enrichir.

XX.

On ne saurait trop le répéter : sans le temps et l'application constante, on ne fait rien de véritablement grand. Si, dans ce qui dépasse la portée du moment, on a l'air d'improviser quelque chose de sublime, c'est qu'on y a pensé lorsque personne n'y songeait ; puis lorsque l'heure est venue où la pensée publique s'y porte, on est plus avancé que tous les autres ; tel est le secret des grandes choses. Ce secret est dans la force de la méditation unie à la pensée du temps.

La sagacité, l'esprit, le génie consistent à prévoir ce qui un jour occupera tout le monde, et à s'y préparer. On pourrait presque dire qu'il y a déjà quelque chose d'accompli dans ce qui a été longtemps et fortement médité.

LE GÉNÉRAL AMBERT.

XXI.

Néanmoins il était triste. Il se passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de se soustraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche ; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait son père, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnait à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter.

GEORGE SAND.

XXII.

AJACCIO.

L'aspect de la ville, surtout à cette époque, augmentait encore l'impression causée par la solitude de ses alentours. Nul mouvement dans les rues, où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de figures oisives, et toujours les mêmes. Point de femmes, sinon quelques paysannes qui viennent vendre leurs denrées. On n'entend point parler haut, rire, chanter comme dans les villes italiennes.

Quelquefois, à l'ombre d'un arbre de la promenade, une douzaine de paysans armés jouent aux cartes ou regardent jouer. Ils ne crient pas, ne se disputent jamais; si le jeu s'anime, on entend alors des coups de pistolet, qui toujours précèdent la menace. Le Corse est naturellement grave et silencieux. Le soir quelques figures paraissent pour jouir de la fraîcheur, mais les promeneurs du Cours sont presque tous des étrangers. Les insulaires restent devant leur portes; chacun semble aux aguets comme un faucon sur son nid.

PROSPER MÉRIMÉE.

XXIII.

VISITE A UN QUAKER.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. Je fus le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite, mais bien bâtie, et ornée de sa seule propreté. Le quaker était un vieillard frais, qui n'avait jamais connu les passions

ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus, comme nos ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. "Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler."

VOLTAIRE.

XXIV.

L'armée au moment où je la quittai était dans la plus affreuse détresse. Les soldats marchaient pêle-mêle et ne songeaient qu'à prolonger machinalement leur existence; quoique l'ennemi fût sur nos flancs, chaque jour des milliers d'hommes isolés se répandaient dans les villages voisins de la route et tombaient dans les mains des Cosaques. Il est impossible de peindre jusqu'à quel point la disette s'est fait sentir pendant plus d'un mois; il n'y eut point de distributions; les chevaux morts étaient la seule ressource, et bien souvent les maréchaux mêmes manquaient de pain. La rigueur du climat rendait la disette plus meurtrière; chaque nuit nous laissons au bivouac plusieurs centaines de morts. Je crois pouvoir sans exagérer porter à cent mille le nombre qu'on a perdu ainsi, et peindre avec assez de vérité la situation de choses en disant que l'armée est morte.

DESPREZ.

XXV.

En France le développement intellectuel et le développement social n'ont jamais manqué l'un à l'autre. A côté des grands évènements des révolutions, des améliorations publiques, on aperçoit toujours dans notre histoire, des idées générales, des doctrines qui leur correspondent. Rien ne s'est passé dans le monde réel, dont l'intelligence ne se soit à l'instant saisie, et n'ait tiré pour son propre compte une nouvelle richesse; rien dans le domaine de l'intelligence, qui n'ait eu dans le monde réel, et presque toujours assez vite, son retentissement et son résultat. Ce double caractère d'activité intellectuelle et d'habileté pratique est empreint dans tous les grands évènements de l'histoire de France.

FRANCOIS GUIZOT.

XXVI.

Pour nous Français, Napoléon a des titres que nous ne devons ni méconnaître ni oublier, à quelque parti que notre naissance, nos convictions, ou nos intérêts nous aient attachés. Sans doute en organisant notre état social par le code civil, notre administration par ses règlements, il ne nous donna pas la forme politique sous laquelle notre société devait se reposer définitivement et vivre paisible, prospère et libre; il ne nous donna pas la liberté, mais au lendemain des agitations de la révolution française, il ne pouvait nous procurer que l'ordre, et il faut savoir gré de nous avoir donné avec l'ordre notre état civil et notre organisation administrative. Malheureusement pour nous, il a perdu notre grandeur, mais il nous a laissé la gloire, qui est la grandeur morale et ramène avec le temps la grandeur matérielle. Il était par son génie fait pour la France,

comme la France était faite pour lui. Ni lui sans l'armée française, ni l'armée française sans lui, n'auraient accompli ce qu'ils ont accompli ensemble. Auteur de nos revers, mais compagnon de nos exploits, nous devons le juger sévèrement, mais en lui conservant les sentiments qu'une armée doit au général qui l'a conduite longtemps à la victoire. . . . . Et, comme citoyens enfin, tirons de sa vie une dernière et mémorable leçon, c'est que, si grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays.

XXVII.

PROCLAMATION A L'ARMÉE D'ITALIE.

Soldats ! Vous avez remporté, en quinze jours, six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et celle du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canon, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et quelquefois sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 93, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Le Général Bonaparte.

XXVIII.

MIRABEAU.

Mirabeau était un homme qui n'attendait qu'une occasion pour être grand. Dans la décrépitude de la monarchie, il s'était fait remarquer par la véhémence de ses passions, une vie passée à commettre des désordres et à en souffrir. A sa prodigieuse activité il fallait de l'emploi; la révolution lui en donna. Habitué à la lutte contre le despotisme, irrité des mépris d'une noblesse qui ne le valait pas, et qui le rejetait de son sein; habile, audacieux, éloquent, Mirabeau sentit que la révolution serait son œuvre et sa vie. Il répondit aux principaux besoins de son époque. Sa pensée, sa voix, son action étaient celles d'un tribun. Dans les circonstances périlleuses il avait l'entraînement qui maîtrise une assemblée; d'un mot il abaissait les ambitions et déconcertait les rivalités. Il obtint bien vite une popularité immense, qu'il conserva jusqu'au bout.

FRANCOIS AUGUSTE MIGNET.

XXIX.

LES ADIEUX DE MENTOR A TÉLÉMAQUE.

Dans le moment où Télémaque allait avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout à coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon; l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, et reconnaît la puissante protection de la déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il aperçoit

tout à coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'orient et enflamme tout l'horizon ; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine ; sa barbe grise et négligée disparaît ; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui . .
. . . . .

XXX.

LES ADIEUX DE MENTOR A TÉLÉMAQUE (*suite*).

Enfin Minerve prononça ces paroles : " Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

" Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui, et obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu."

XXXI.

LES ADIEUX DE MENTOR A TÉLÉMAQUE (*suite*).

"Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même, craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

"Aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque, mais il la faut toujours employer à regret comme les remèdes violents et les plus dangereux.

"Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

"Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité : que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur."

FÉNELON.

XXXII.

LA PATRIE.

Que n'a-t-on pas dit et ne peut-on dire encore sur l'amour de la patrie? La patrie, c'est le lieu qui fut le témoin des

pures joies de notre enfance, des premiers sentiments de notre âme, des premières émotions de notre cœur. La patrie, c'est le pays où l'homme a reçu les premières leçons de religion et de morale, où il se réjouit de reposer auprès du tombeau de ses pères, après avoir vécu près du berceau de ses enfants. L'amour du sol natal est inné dans le cœur de l'homme, et on le regrette d'autant plus qu'on y a été plus malheureux. L'Écossais sous un ciel brillant, redemande ses brouillards et ses montagnes couvertes de neige. Un sauvage regrette plus sa hutte qu'un prince son palais. Quelles sont donc ces fortes attaches qui nous enchaînent au lieu natal? C'est peut-être le sourire d'une mère, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir de ceux qui ont partagé nos joies d'enfance; enfin ce sont quelquefois les circonstances les plus simples, les plus triviales même: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyait au-dessus des arbres.

E. Souvestre.

XXXIII.

VOYAGER A PIED.

Rien n'est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager. A pied! On s'appartient, on est libre, on est joyeux; on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart; rien ne gêne, rien ne retient. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. A chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée. Bien des fois, assis à l'ombre, au bord d'une grande route, à côté d'une petite source d'où sortait avec l'eau la joie, la vie et la fraîcheur, sous un orme plein

d'oiseaux, reposé, serein, heureux, doucement occupé de mille songes, j'ai regardé avec compassion passer devant moi, comme un tourbillon, la chaise de poste, cette chose étincelante et rapide qui contient je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés et assoupis. Avec quel élan ces pauvres gens, qui, après tout, sont souvent des gens d'esprit et de cœur, se jetteraient à bas de leur prison, s'ils savaient toutes les fleurs que trouve dans les broussailles l'imagination joyeuse d'un homme à pied.

VICTOR HUGO.

XXXIV.

Bien autrement historique que Saumur est la bonne ville de Tours, et son tombeau de Saint Martin, le vieil asile, le vieil oracle, le Delphe de la France, que les rois mérovingiens consultent à chaque instant sur leurs affaires et sur leurs crimes; grand et lucratif pèlerinage pour lequel les comtes de Blois et d'Anjou ont tant rompu de lances. Là, on battait monnaie, comme à Paris; là, on fabriqua de bonne heure la soie, les tissus précieux, et aussi, s'il faut le dire, ces confitures, ces rillettes, qui ont rendu Tours et Reims également célèbres. Mais Paris, Lyon et Nantes ont fait tort à l'industrie de Tours. C'est la faute aussi de ce doux soleil, de cette molle Loire, le travail est chose contre nature dans ce paresseux climat de Tours, dans cette patrie de Rabelais. Il naquit dans cette bonne Touraine, où le paysan parle encore notre vieux langage dans tout son charme, mollement, comme on sait, lentement et avec un semblant de naïveté.

MICHELET.

XXXV.

LA SUISSE.

Le caractère national du peuple suisse est resté antique dans nos jours modernes. L'habitant de cette petite contrée est un paysan éternel : il est pieux, laborieux, berger, cultivateur, patriote, soldat, artisan, et libre surtout. Il n'a aucune ambition de conquête, mais il redoute toujours d'être conquis. Un roi lui paraîtrait un tyran ; une république même, trop concentrée et trop impérieuse, lui serait insupportable. Le pouvoir municipal est le seul qu'il puisse tolérer. Son républicanisme n'est pas national, il est individuel ; de là sa liberté, mais de là aussi sa faiblesse. S'il n'était pas défendu par la nature et par la stérilité de sa patrie, il y a longtemps qu'il n'existerait plus. Plaise au ciel qu'il existe de longs siècles encore comme le souvenir vivant d'un peuple primitif au cœur des vieilles civilisations de l'Europe, comme une race neutre entre les races qui se combattent au pied des Alpes, et comme un asile ouvert tour à tour aux proscrits de toutes les révolutions et de toutes les contre-révolutions des peuples de l'Occident.

LAMARTINE.

XXXVI.

LA MORT DE FRANKLIN.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze États de la Confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philo-

sophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

MIRABEAU.

XXXVII.

SULLY.

Ce grand homme doit être placé au premier rang parmi les plus remarquables figures que le passé a laissées en exemple à notre siècle. Nul ne mérite plus d'être étudié, admiré et imité. Quand on songe à ce qui, pendant quarante ans, est sorti de cette tête puissante, et toujours au profit de la France, on est attendri jusqu'aux larmes d'un tel labeur. Tout le monde se plaint aujourd'hui que les caractères disparaissent; or les jeunes gens n'ont qu'à étudier Sully, et ils trouveront en lui un des plus grands hommes que la France ait produits; ils apprendront de lui comment on peut être à la fois héroïque et pratique, vaillant et prudent, personnel et dévoué, fidèle à son maître jusqu'à l'abnégation la plus absolue, mais fidèle aussi jusqu'au sacrifice, à ce qu'on se doit à soi-même. Jamais homme ne montra mieux la différence du mot serviteur et du mot servile, et il est trois choses que le ministre ne sacrifia jamais à son roi Henri IV: sa conscience, sa dignité, et l'intérêt de la France.

ERNEST LEGOUVÉ.

XXXVIII.

UN PARALLÈLE.

Washington n'appartient pas comme Napoléon, à cette race qui dépasse la stature humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne; il n'est point placé sur un vaste théâtre; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps; il ne court point de Memphis à Vienne, de Cadix à Moscow; il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. . . . Quelque chose de silencieux enveloppe les actions du grand Américain; il agit avec lenteur; on dirait qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce: ce sont celles ce son pays; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas; mais de cette profonde humilité quelle lumière va jaillir! Cherchez les bois où brilla l'épée de Washington: qu'y trouvez-vous? Des tombeaux? Non; un monde! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

CHATEAUBRIAND.

XXXIX.

EXTRAIT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes,

soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui ; car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : "Et nunc, reges, intelligité ; erudimini, qui judicatis terram."

BOSSUET.

XL.

C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parcequ'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans cet état je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait recevoir mademoiselle du C., couchant sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyait le Rhône. Des jardins élevés en terrasse bordait le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là ; la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid : le soleil après son coucher avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes

sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las.

J.-J. Rousseau.

LE DRAPEAU ROUGE.

XLI.

Je vous ai parlé en citoyen, tout à l'heure, eh bien ! maintenant écoutez en moi votre ministre des affaires étrangères. Si vous m'enlevez le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlèverez la moitié de la force extérieure de la France ! car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires dans le drapeau de la République et de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti ! C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos armes victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur, au besoin, pour nos ennemis !

Songez combien de sang il vous faudrait pour faire la renommée d'un autre drapeau !

Citoyens, pour ma part, le drapeau rouge, je ne l'adopterai jamais, et je vais vous dire pourquoi je m'y oppose de toute la force de mon patriotisme. C'est que le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos gloires, et que le drapeau rouge n'a fait que le tour du champ de Mars, traîné dans le sang du peuple.

Lamartine.

XLII.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

A mesure que, l'ennui et l'inaction détruisant sa santé, il voyait la mort s'approcher, il s'entretenait plus fréquemment de philosophie et de religion. "Dieu, disait-il, est partout visible dans l'univers, et bien aveugles ou bien faibles sont les yeux qui ne l'aperçoivent pas. Pour moi, je le vois dans la nature entière, je me sens sous sa main toute-puissante, et je ne cherche pas à douter de son existence, car je n'en ai pas peur. Je crois qu'il est aussi indulgent qu'il est grand, et je suis convaincu que revenus dans son vaste sein nous y trouverons confirmés tous les pressentiments de la conscience humaine, et que là sera bien ou sera mal, ce que les esprits vraiment éclairés ont déclaré bien ou mal sur la terre. Je mets de côté les erreurs des peuples, qu'on peut reconnaître à ce trait que l'erreur de l'un n'est jamais celle de l'autre; mais ce que les grands esprits de toutes les nations auront déclaré bon ou mauvais, restera tel dans le sein de Dieu. . . ."

XLIII.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE (*suite*).

Conduit par ces sujets sublimes à s'occuper de certaines questions morales, Napoléon s'entretenait de ce qu'on avait appelé son fatalisme. "Sur ce sujet, disait-il, comme sur tous les autres, la calomnie a tracé de mes opinions de vraies caricatures. On a voulu me représenter comme une espèce de musulman stupide, qui voyait tout écrit là-haut, et qui ne se serait détourné ni devant un précipice, ni devant un cheval lancé au galop, par cette idée que notre vie, notre mort, ne dépendent pas de nous, mais d'un destin implacable et im-

possible à fléchir. S'il en était ainsi, l'homme devrait se mettre dans son lit à sa naissance, et n'en plus sortir, attendant que Dieu fît arriver les aliments à sa bouche. L'homme deviendrait stupidement inerte. Ce n'est pas moi, qui pendant le cours des plus longues guerres ai tant déployé d'efforts, hélas ! sans y réussir toujours, pour faire prédominer l'intelligence humaine sur le hasard, ce n'est pas moi qui puis penser de la sorte ! Ma croyance, et celle de tout être raisonnable, c'est que l'homme est ici-bas chargé de son sort, qu'il a le droit et le devoir de le rendre par son industrie le meilleur possible. . . ."

XLIV.

NAPOLÉON A SAINTE HÉLÈNE (*suite*).

"A la guerre on a beau faire, le péril est presque partout égal. J'ai vu des hommes quitter une place comme dangereuse, et être frappés juste à celle qu'ils venaient de prendre comme plus sûre. On s'agite donc vainement à la guerre, on perd en s'agitant son sang-froid, son courage, sans éviter le danger, et le mieux évidemment est de se résigner aux chances de son état, de ne pas plus penser aux projectiles qui traversent l'air qu'au vent qui souffle dans vos cheveux.

"Alors on a tout son courage, tout son sang-froid, tout son esprit, et on recouvre avec le calme la clairvoyance. Voilà mon fatalisme, voilà celui que je prêchais à mes soldats, en y employant les formes qui leur convenaient, en cherchant à leur persuader que leur destin était arrêté là-haut, qu'ils n'y pouvaient rien changer par la lâcheté, que dès lors le mieux était de se donner les honneurs du courage, et au précepte j'ajoutais l'exemple en affichant sur mon front que tous regardaient, une insouciance qui avait fini par être sincère.

"C'était le fatalisme du soldat, mais certes comme général j'en pratiquais un autre, car j'ai l'orgueil de croire qu'aucun capitaine ne s'est plus servi à la guerre de son esprit et de sa volonté."

THIERS.

XLV.

A Dieu ne plaise que je conteste ici aux grands hommes la moindre part de leur place et de leur gloire ! Ils sont la force comme l'honneur de l'humanité ; et il y va de sa sûreté comme de sa dignité de savoir les comprendre, les respecter et les suivre ; mais il faut connaître aussi les hommes médiocres, les hommes obscurs, pour bien connaître un temps et un peuple. L'histoire vraiment publique, c'est celle des hommes qui n'ont point d'histoire ; dans les croyances, les sentiments, le sort des individus sans importance et des familles sans nom, là sont le sort, les sentiments, les croyances du pays ; là se révèlent avec vérité les vicissitudes de ses jugements, de ses affections, de toute son existence morale et matérielle. Nous ignorons la vraie nature des événements, leurs causes aussi bien que leurs effets, tant qu'aucun mouvement, aucun récit ne nous a transportés au milieu de ce public inconnu qui n'y semble engagé que pour les subir, mais qui, dans les temps modernes surtout, exerce sur leur cours une influence tôt ou tard décisive.

GUIZOT.

XLVI.

LE VÉRITABLE ORATEUR.

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude, et pour trafiquer de la parole. C'est un art très sérieux, qui est

destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. Plus un déclamateur ferait d'efforts pour m'éblouir par les prestiges de son discours, plus je me révolterais contre sa vanité. Son empressement pour faire admirer son esprit me paraîtrait le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui parle pour moi et non pour lui; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

FÉNELON.

XLVII.

EXTRAIT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage, et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes; protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne. Il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même.

Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

FLÉCHIER.

XLVIII.

SCHILLER.

Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres, quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne, que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. Néanmoins, Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin; et jamais aucune considération tirée, ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits; car ses écrits étaient lui; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé.

MME. DE STAEL.

XLIX.

PREMIÈRE VUE SUR LA NATURE.

La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier Etre, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage; bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable: le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

BUFFON.

L.

EXTRAIT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort.

L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

FLÉCHIER.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

GERMAN GRAMMARS AND READERS.

Joynes-Meissner German Grammar. A *working* Grammar, sufficiently elementary for the beginner, and sufficiently complete for the advanced student. Half leather. $1.12.

Alternative Exercises. Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.

Joynes's Shorter German Grammar. Part I. of the above. Half leather. 80 cts.

Harris's German Lessons. Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.

Sheldon's Short German Grammar. For those who want to begin reading as soon as possible and have had training in some other languages. Cloth. 60 cts.

Babbitt's German at Sight. A syllabus of elementary grammar, with suggestions and practice work for reading at sight. Paper. 10 cts.

Faulhaber's One Year Course in German. A brief synopsis of elementary grammar, with exercises for translation. Cloth. 60 cts.

Meissner's German Conversation. Not a *phrase* book nor a *method* book, but a scheme of rational conversation. Cloth. 75 cts.

Harris's German Composition. Elementary, progressive, and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 50 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen. With vocabulary and questions in German on the text. Especially adapted to young beginners. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Joynes's German Reader. Begins very easy, is progressive both in text and notes, contains complete selections in prose and verse, and has a complete vocabulary, with appendixes, also English Exercises based on the text. Half leather. 90 cts.

Deutsch's Colloquial German Reader. Anecdotes as a basis for colloquial work, followed by tables of phrases and idioms, and a select reader of prose and verse, with notes and vocabulary. Cloth. 90 cts.

Boisen's German Prose Reader. Easy, correct, and interesting selections of graded prose, with copious notes, and an Index to the notes which serves as a vocabulary. Cloth. 90 cts.

Grimm's Märchen and **Schiller's Der Taucher** (Van der Smissen). Bound in one volume. Notes and vocabulary. The Märchen in Roman type; Der Taucher in German type. 65 cts.

Andersen's Märchen (Super). Easy German, free from antiquated and dialectical expressions. With notes and vocabulary. Cloth. 70 cts.

Heath's German-English and English-German Dictionary. Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of the student. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

EASY GERMAN TEXTS.

Grimm's Märchen and **Schiller's Der Taucher** (Van der Smissen). Bound in one volume. Notes and vocabulary. The Märchen in Roman type; Der Taucher in German type. 65 cts.

Andersen's Märchen (Super). Easy German, free from antiquated and dialectical expressions. With notes and vocabulary. Cloth. 70 cts.

Leander's Träumereien. Fairy tales with notes and vocabulary by Professor Van der Smissen, of the University of Toronto. Cloth. 180 pages. 65 cts.

Volkmann's Kleine Geschichten. Four very easy tales, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D.C. Paper. 99 pages. 30 cts.

Storm's Immensee. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D.C. 120 pages. Cloth, 50 cts., paper, 30 cts.

Andersen's Bilderbuch ohne Bilder. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D.C. Paper. 130 pages. 30 cts.

Heyse's L'Arrabbiata. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D.C. Paper. 80 pages. 25 cts.

Gerstäcker's Germelshausen. With notes by Professor Osthaus, Indiana University, and with vocabulary. Paper. 83 pages. 25 cts.

Von Hillern's Höher als die Kirche. With notes by S. W. Clary, and with a vocabulary. Paper. 106 pages. 25 cts.

Hauff's Der Zwerg Nase. With introduction by C. H. Grandgent, Director of Modern Language Instruction, Boston Public Schools. No notes. Paper. 44 pages. 15 cts.

Hauff's Das kalte Herz. With notes and vocabulary by Professor Van der Smissen of the University of Toronto. Cloth. 192 pages. (In Roman type.) 65 cts. Paper, without vocabulary. 92 pages. 25 cts.

Ali Baba and the Forty Thieves. With introduction by C. H. Grandgent, Director of Modern Language Instruction, Boston Public Schools. No notes. Paper. 53 pages. 20 cts.

Schiller's Der Taucher. With notes and vocabulary by Professor Van der Smissen of the University of Toronto. Paper. 24 pages. 12 cts.

Schiller's Der Neffe als Onkel. With notes and vocabulary by Professor H. S Beresford-Webb of Wellington College, England. Paper. 128 pages. 30 cts.

Benedix's Die Hochzeitsreise. With notes by Natalie Schiefferdecker, of Abbott Academy. Boards. 68 pages. 25 cts.

Arnold's Fritz auf Ferien. With notes by A. W. Spanhoofd of the New England College of Languages. Boards. 59 pages. 20 cts.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

INTERMEDIATE GERMAN TEXTS.

Novelletten-Bibliothek, Vol. I. Six short and interesting modern stories. Selected and edited with full notes by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D.C. Cloth. 182 pages. 60 cts.

Novelletten-Bibliothek, Vol. II. Six stories selected and edited as above. Cloth. 152 pages. 60 cts.

Unter dem Christbaum. Five Christmas Stories by Helene Stökl, with notes by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D.C. Cloth. 171 pages. 60 cts.

Hoffmann's Historische Erzählungen. Four important periods of German History. With notes by Professor Beresford-Webb of Wellington College, England. Paper. 110 pages. 25 cts.

Stifter's Das Haidedorf. A little prose idyl, with notes by Professor Heller of Washington University, St. Louis. Paper. 54 pages. 20 cts.

Chamisso's Peter Schlemihl. With notes by Professor Primer of the University of Texas. Paper. 100 pages. 25 cts.

Eichendorff's Aus dem Leben eines Taugenichts. With notes by Professor Osthaus of Indiana University. Paper. 183 pages. 35 cts.

Heine's Die Harzreise. With notes by Professor Van Daell of the Mass. Inst. of Technology. Paper. 102 pages. 25 cts.

Jensen's Die braune Erica. With notes by Professor Joynes of South Carolina College. Paper. 80 pages. 25 cts.

Riehl's Der Fluch der Schönheit. With notes by Professor Thomas of the University of Michigan. Paper. 84 pages. 25 cts.

Riehl's Das Spielmannskind; Der stumme Ratsherr. Two artistic and entertaining tales, with notes by A. F. Eaton, Oberlin College. Paper. 93 pages. 25 cts.

François's Phosphorus Hollunder. With notes by Oscar Faulhaber. Paper. 77 pages. 20 cts.

Onkel und Nichte. An original story by Oscar Faulhaber. No notes. Paper. 64 pages. 20 cts.

Freytag's Die Journalisten. With commentary by Professor Toy of the University of North Carolina. 168 pages. Cloth, 50 cts., paper, 30 cts.

Schiller's Jungfrau von Orleans. With introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Cloth. 248 pages. 60 cts.

Schiller's Maria Stuart. With introduction and notes by Dr. Rhoades of Cornell University. Cloth. 254 pages. 60 cts.

Schiller's Wilhelm Tell. With introduction and notes by Professor Deering of Western Reserve University. Cloth. 280 pages. 60 cts.

Schiller's Der Geisterseher. Part I. With notes by Professor Joynes of South Carolina College. Paper. 124 pages. 25 cts.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ADVANCED GERMAN TEXTS.

Holberg's Niels Klim. Selections edited by E. H. Babbitt of Columbia College. Paper. 64 pages. 20 cts.

Meyer's Gustav Adolfs Page. With full notes by Professor Heller of Washington University. Paper. 85 pages. 25 cts.

Schiller's Ballads. With introduction and notes by Professor Johnson of Bowdoin College. Cloth. 182 pages. 60 cts.

Scheffel's Trompeter von Säkkingen. Abridged and edited by Professor Wenckebach of Wellesley College. Cloth. Illustrated. 000 pages.

Scheffel's Ekkehard. Abridged and edited by Professor Carla Wenckebach of Wellesley College. Cloth. 241 pages. 70 cts.

Freytag's Aus dem Staat Friedrichs des Grossen. With notes by Professor Hagar of Owens' College, England. Paper. 123 pages. 25 cts.

Freytag's Rittmeister von Alt-Rosen. With introduction and notes by Professor Hatfield of Northwestern University. Cloth. 213 pages. 70 cts.

Lessing's Minna von Barnhelm. With introduction and notes by Professor Primer of the University of Texas. Cloth. 240 pages. 60 cts.

Lessing's Nathan der Weise. With introduction and notes by Professor Primer of the University of Texas. Cloth. 338 pages. $1.00.

Goethe's Sesenheim. From *Dichtung und Wahrheit.* With notes by Professor Huss of Princeton. Paper. 90 pages. 25 cts.

Goethe's Meisterwerke. The most attractive and interesting portions of Goethe's prose and poetical writings, with copious notes by Dr. Bernhardt of Washington. Cloth. 285 pages. $1.50.

Goethe's Dichtung und Wahrheit. (I–IV.) With introduction and notes by Professor C. A. Buchheim of King's College, London. Cloth. 339 pages. $1.00.

Goethe's Hermann und Dorothea. With introduction, notes, bibliography, and index by Professor Hewett of Cornell University. Cloth. 293 pages. 80 cts.

Goethe's Torquato Tasso. With introduction and notes by Professor Thomas of the University of Michigan. Cloth. 246 pages. 75 cts.

Goethe's Faust. Part I. With introduction and notes by Professor Thomas of the University of Michigan. Cloth. 435 pages. $1.12.

Heine's Poems. Selected and edited with notes by Professor White of Cornell University Cloth. 232 pages. 75 cts.

Gore's German Science Reader. Introductory reader of scientific German. Notes and vocabulary, by Professor Gore of Columbian University. Cloth. 195 pages. 75 cts.

Hodges's Scientific German. Part I consists of exercises in German and English, the sentences being selected from text-books on science. Part II consists of scientific essays, followed by a German-English and English-German vocabulary. Cloth. 203 pages. 75 cts.

Wenckebach's Deutsche Literaturgeschichte. Vol. I (to 1100 A.D.) with *Musterstücke.* Boards. 212 pages. 50 cts.

Wenckebach's Meisterwerke des Mittelalters. Selections from translations in modern German of the masterpieces of the Middle Ages. Cloth. 300 pages. $1.26.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. A *working* grammar for high school or college; adapted to the needs of the beginner and the advanced scholar. Half leather, $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

Grandgent's Short French Grammar. Brief and easy, yet complete enough for all elementary work, and abreast of the best scholarship and practical experience of to-day. 60 cts. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for Grammar Schools, No. 1*; *First Year's Course for High Schools, No. 1*; *First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. Introduction price, each 15 cents.

Grandgent's Materials for French Composition. Five graded pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 150 pages. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *La Belle-Nivernaise*, and a little more advanced than the last in above series. 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. Interleaved. Flexible cloth. 30 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. A purely conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 00 pages. 00 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 80 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Paper, 35 cts. Cloth, 50 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

EASY FRENCH TEXTS.

Jules Verne's L'Expédition de la Jeune-Hardie. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 95 pages. 25 cts.

Gervais's Un Cas de Conscience. With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Paper. 86 pages. 25 cts.

Génin's Le Petit Tailleur Bouton. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.

Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot. With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.

Muller's Les Grandes Découvertes Modernes. Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.

Récits de Guerre et de Révolution. Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.

Bruno's Les Enfants Patriotes. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

De la Bedollière's La Mère Michel et son Chat. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 96 pages. 25 cts.

Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis. A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Paper. 56 pages. 20 cts.

Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon. A Comedy with introduction and notes by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 108 pages. 25 cts.

Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort. With notes by D. B. Kitchen. Paper. 9' pages. 25 cts.

Assollant's Récits de la Vieille France. With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.

Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. Paper. 9' pages. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan. With notes by W. S. Lyon Paper. 94 pages. 25 cts.

France's Abeille. With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.

De Musset's Pierre et Camille. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 65 pages. 20 cts.

Lamartine's Jeanne d'Arc. With foot-notes by Professor Barrère of Royal Military Academy, Woolwich, England. Paper. 156 pages. 30 cts.

Trois Contes Choisis par Daudet. (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson of Harvard. Paper. 15 cts.

Jules Verne's Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours. Abbreviated and annotated by Professor Edgren, University of Nebraska. Boards. 181 pages. 35 cts

Halévy's L'Abbé Constantin. Edited with notes, by Professor Thomas Logie, of Rutger's College. Boards. 160 pages. 35 cts.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS.

Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie. A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. Paper. 138 pages. 30 cts.

Souvestre's Le Mari de Mme de Solange. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 59 pages. 20 cts.

Historiettes Modernes, Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes. by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Historiettes Modernes, Vol. II. Short stories as above. Cloth. 160 pages. 60 cts.

Fleurs de France. A collection of short and choice French stories of recent date, with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Cloth, 158 pages. 60 cts.

Sandeau's Mlle de la Seiglière. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Paper. 158 pages. 30 cts.

Souvestre's Un Philosophe sous les Toits. With notes and vocabulary by Professor Frazer of the University of Toronto. Cloth. 283 pages. 80 cts.
——— Without vocabulary. Cloth. 178 pages. 50 cts.

Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 127 pages. 30 cts.

Augier's Le Gendre de M. Poirier. One of the masterpieces of modern Comedy. Edited by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 000 pages, 00 cts.

Mérimée's Colomba. With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 192 pages. Cloth, 60 cts.; boards, 35 cts.

Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX. With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. Paper. 119 pages. 25 cts.

Sand's La Mare au Diable. With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. Paper. 122 pages. 25 cts.

Sand's La Petite Fadette. With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford. England. Paper. 142 pages. 30 cts.

De Vigny's Le Cachet Rouge. With notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 60 pages. 20 cents.

De Vigny's La Canne de Jonc. Edited by Professor V. J. T. Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Harvard. Paper. 218 pages. 40 cts.

Victor Hugo's La Chute. From *Les Misérables.* Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Paper. 97 pages. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's Waterloo. Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. Paper. 189 pages. 35 cts.

Champfleury's Le Violon de Faïence. With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.

Gautier's Voyage en Espagne. With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.

Balzac's Le Curé de Tours. With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Paper. 98 pages. 25 cts.

Daudet's La Belle-Nivernaise. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Paper. 104 pages. 25 cts.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

De Vigny's Cinq Mars. An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Zola's La Débâcle. Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Loti's Pêcheur d'Islande. Adapted and annotated by R. J. Morich. Paper. 30 cts.

Choix d'Extraits de Daudet. Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.

Sept Grands Auteurs de XIXe Siècle. Lectures in easy French, on Lamartine Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy in four acts, with introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 25 cts.

French Lyrics. Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Paper. 238 pages. 40 cts.

Victor Hugo's Hernani. With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 70 cts.

Victor Hugo's Ruy Blas. With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 75 cts.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

Racine's Athalie. With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Le Cid. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Polyeucte. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 138 pages. 30 cts.

Molière's Les Femmes Savantes. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 000 pages. 00 cts.

Molière's Le Tartuffe. With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 25 cts.

Molière's Le Médecin Malgré Lui. With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 106 pages. 25 cts.

Piron's La Métromanie. Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.

Warren's Primer of French Literature. An historical hand-book. Cloth. 256 pages. 75 cts.

Duval's Histoire de la Littérature Française. In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. $1.12.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series

Includes in

GERMAN

Joynes-Meissner German Grammar,
Sheldon's German Grammar,
Harris's German Lessons,
Harris's German Composition,
Märchen und Erzählungen,
Joynes's German Reader,
Boisen's German Prose Reader,
Deutsch's Colloquial German Reader,
Grimm's Märchen,
Anderson's Märchen,
Schiller's Wilhelm Tell (Deering),
Schiller's Jungfrau Von Orleans (Wells),
Schiller's Maria Stuart (Rhoades),
Lessing's Minna Von Barnhelm (Primer),
Lessing's Nathan Der Weise (Primer),
Goethe's Hermann und Dorothea (Hewett),
Goethe's Faust (Thomas),

And many other texts. Additions are being constantly made.

FRENCH

Edgren's French Grammar,
Grandgent's Short French Grammar,
Grandgent's French Composition,
Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation,
Super's French Reader,
Joynes's Contes de Fées,
Mérimée's Colomba (Fontaine)
Sandeau's Mlle de la Sieglère (Warren)
French Lyrics (Bowen),
Halévy's L'Abbé Constantin (Logie),
Beaumarchais' Le Barbier de Séville (Spiers),
Victor Hugo's Hernani (Matzke)
Victor Hugo's Ruy Blas (Garner),
Duval's Littérature Française,
Racine's Athalie (Eggert),
Corneille's Le Cid, (Warren),

And very many other texts. Additions are being constantly made.

SCANDINAVIAN.

Groth's Danish and Dano-Norwegian Grammar.

ITALIAN.

Grandgent's Italian Grammar,
Grandgent's Italian Composition,
Gherardi del Testa's l'Oro e l'Orpello (Thurber).

Other texts are in preparation.

SPANISH.

Edgren's Spanish Grammar, Ybarra's Practical Method in Spanish.

Other texts are in preparation.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 720 4